

Lorsque j'ai pris le train pour Orléans ce 15 novembre, c'était dans l'espoir de pouvoir, enfin, clamer haut et fort dans les oreilles de Pap Ndiaye notre refus de se voir imposer cette aberration nommée "réforme".

Il y avait à nos côtés, sur cette place du 6 juin, les collègues du SNES qui luttent encore pour leur survie face à une nouvelle invention, "le cube" (un gadget à plusieurs millions qui ne sert pas plus qu'un quiz sur un magazine quelconque...).

Bref, nous voici réunis, prêts à faire raisonner notre avis à coups de banderoles et de slogans. Les policiers n'ont pas oublié de lâcher « *pas de provocation inutile* ». Je ne sais plus, honnêtement, qui provoque qui dans ce pays. Néanmoins, malgré une troupe très réduite, il faut l'avouer, nous étions là. Prêts à accueillir Pap... Mais non. Même ici, une déception. C'est Carole qui est sortie de son carrosse, entourée d'un cortège composé de ce que j'identifiais alors comme le gratin.

Triste spectacle. Certains collègues me dévoilent des noms, « *lui, c'est le recteur, lui le président de région, etc...* » Je joue le jeu et je serre des mains... Mais aussi les dents.

Grandjean et sa cour se placent devant nous et elle débite. Une logorrhée verbale qui me paralyse. Je suis abasourdi par un discours que nous avons tous entendu cent fois. Une boucle interminable qui tourne autour de : « *C'est pour le bien des jeunes...* ».

Je ne réagis pas vraiment, c'est comme si elle avait absorbé ma volonté avec des mots creux.

Le sens commun et l'intérêt général semblent se diluer en une vague notion dans la bouche de ces gens. Ces gens, qui dictent, transforment et imposent des conditions qui détruisent toujours en peu plus le service public. Quel goût amer !

La matinée s'achève par "l'audience" avec son valet (directeur de cabinet). Nous sommes quatre en face de lui, assis dans cette préfecture. « *Je n'ai que 30 minutes à vous accorder, je dois prendre mon train pour Paris* ». C'est la première des deux seules phrases que ce dernier aura prononcé. « *Je prends note et je ferai suivre* ». C'est la deuxième. Ensuite plus rien. C'était comme s'adresser à un costume vide. Nous avons, encore une fois, rappelé notre refus de se voir imposer une telle réforme. Nous avons rappelé ses incohérences. À la fin, je l'imaginai quittant la salle et jeter le papier sur lequel il semblait noter nos paroles.

C'était ma première "audience" et si jamais l'occasion se présentait à nouveau, Chers Camarades, je n'hésiterais pas à les remuer un peu plus, car visiblement, le dialogue n'existe pas avec ces personnes.